

déjà, comment il emploierait son après-midi le jour où il irait voir la petite Henriette.

Il avait pensé qu'en prenant le bateau et en descendant au Point-du-Jour pour aller à pied jusqu'à Sèvres ou au Bas-Mouillon, il aurait lassé la patience de l'espion — dans le cas où il serait surveillé — lorsqu'il se rendrait le soir à la maison de Boulogne.

Comme on le voit, et bien qu'il se fût rassuré au sujet de l'espionnage, il avait cru ne devoir rien changer à ce qu'il avait précédemment projeté.

Il dîna dans un de ces restaurants de la rive gauche, bien connus des Parisiens mangeurs de matelotes, et où la friture de Seine, faite plus souvent de petits poissons blancs que de goujons, ne manque jamais.

Le soleil était couché lorsque de Bierle traversa de nouveau le pont de Sèvres et se dirigea vers Boulogne.

Cependant, si rassuré qu'il fût, pensant aux recommandations de Blanche, il jetait de temps autre autour de lui un regard investigateur.

Il ne voyait rien qui fût de nature à l'inquiéter. A un moment, toutefois, son attention fut attirée par un homme dont les allures lui parurent singulières.

C'était Gallot qui, se voyant découvert, se mit à marcher de travers comme un homme ivre et entonna aussitôt, d'une voix avinée, le premier couplet d'une vieille chanson érotique.

De Bierle haussa les épaules, sourit et poursuivit son chemin, en se disant ?

— Vais-je donc voir, maintenant, des espions partout ?

Quand il arriva à l'entrée de l'avenue des marronniers, une dernière fois il plongea son regard en arrière ; il ne vit plus que quelques paysans qui revenaient des champs, ayant leurs outils sous le bras ou sur l'épaule.

Mais, à moins de cinquante pas, Gallot venait de s'accroupir derrière un tas de pierres mesuré le matin par le cantonnier.

Ainsi, depuis une heure de l'après-midi, avec un rare bonheur, le complice du baron avait pu suivre M. de Bierle presque pas à pas, sans avoir troublé sérieusement la quiétude du jeune homme. Mais que d'habileté il avait déployée ! que d'adresses et de ruses il avait employées !

— Tiens ! tiens ! se dit-il, voyant de Bierle s'enfoncer dans l'avenue, il va à la maison des mioches. Je comprends, et mille tonnerres ! j'aurais dû m'en douter, c'est dans cette caverne du diable qu'ils ont caché la petite !

Voici la nuit qui vient : quand il sortira de là dedans, il sera tout à fait dans le noir. C'est bon, tout va bien. Cette fois, à moins que le diable ne soit plus de mes amis, je le tiens !

Et une lueur sinistre s'alluma dans son œil farouche.

— Tonnerre ! reprit-il, ça devenait embêtant, à la fin ; huit jours à faire le pied de grue, ça n'était pas drôle ; je commençais à croire que j'en serais pour mes frais. Enfin c'est bon, nous y voici, je n'ai plus qu'à ouvrir l'œil.

De la main il caressa le manche du poignard qu'il tenait, tout ouvert, caché sur sa poitrine entre sa chemise et son gilet.

Au bout d'un instant, il se releva, se glissa dans l'ombre comme le fauve qui veut surprendre une proie, et alla se coucher à plat ventre sous un des premiers marronniers, la tête tournée du côté de la grille de l'établissement.

Il attendit pendant plus d'une heure.

La nuit était venue, épaisse et noire dans toute la longueur de l'avenue, sous les larges marronniers. Dans le ciel, pas de lune, seulement quelques pâles et rares étoiles.

Peu à peu la façade du grand bâtiment s'était effacée dans l'ombre ; mais les lampes et les bougies allumées à l'intérieur projetaient leur lumière rendue plus éclatante par la profondeur de la nuit.

Le borgne, qui avait l'oreille attentive au moindre bruit, entendit la porte s'ouvrir et se refermer.

— C'est lui, le voici, murmura-t-il.

Il se dressa sur ses jambes, s'adossa au tronc du marronnier le plus proche et sa main s'arma du poignard.

M. de Bierle s'avavançait, guidé par les deux rangs de marronniers, qui lui permettaient de tenir le milieu de l'avenue.

Gallot n'entendait encore que le bruit des pas du jeune homme ; mais, bientôt, sa silhouette commença à se dessiner assez distinctement.

L'assassin s'assura que le manche du poignard était solide dans sa main et que rien ne pouvait gêner ses mouvements. Il était prêt. Au moment où le jeune homme passait devant lui, il s'élança d'un bond de panthère, et de sa main gauche saisit à la gorge le malheureux, qui n'eut que le temps de jeter un cri rauque.

La lame du poignard s'enfonça dans la poitrine ; il poussa une plainte sourde, pareille à un râle, chancela, battit l'air de ses mains et s'abattit comme une masse.

— Il a son affaire ! murmura le bandit.

Et, saisissant sa victime sous les aisselles, il la traîna au bord du chemin, lui enleva sa chaîne et sa montre, fouilla les poches et s'empara de tout ce qu'il y trouva.

Le malheureux jeune homme, étendu sur le dos, sans mouvement, ne donnait plus signe de vie. Des flots de sang s'échappaient du trou qu'il avait à la poitrine.

— J'ai porté le coup d'une main sûre, se dit l'assassin, il est mort !

Soudain le roulement d'une voiture se fit entendre mêlé au bruit des sabots de deux chevaux lancés au grand trot.

Gallot dressa l'oreille et lança des regards de tous les côtés.

— Hein ! fit-il, on dirait que cette voiture vient par ici. Allons, la besogne est faite, filons !

Il franchit une haie, s'élança à travers champs et disparut.

Au même instant, deux chevaux attelés à un landau entraient dans l'avenue. Maintenus par la main du cocher, qui serrait les rênes, ils n'allaient plus qu'au pas. Tout à coup, ils firent un brusque mouvement de recul, s'arrêtèrent et se mirent à renifler.

— Qu'est-ce donc ? demanda Mme Clavière, en avançant la tête hors du landau.

— Je ne sais pas, madame, répondit le cocher.

Il voulut faire marcher les chevaux qui, au lieu d'avancer, reculèrent encore.

— Décidément, dit-il, il faut qu'ils soient effrayés par quelque chose.

Il sauta à bas de son siège et, aussitôt, laissa échapper un cri d'effroi.

— Eh bien, Antoine ? interrogea Mme Clavière.

— Madame, c'est un homme qui est là, étendu dans une mare de sang.

— Oh ! exclama la jeune femme.

Elle ouvrit elle-même la portière, s'élança hors de la voiture et, précipitamment, s'approcha de la victime de Gallot qu'éclairait une des lanternes du landau.

Elle vit le sang dont le sol était humide et qui couvrait la poitrine du malheureux ; en même temps elle remarquait la distinction du visage, la blancheur des mains, la coupe élégante du vêtement, toutes choses qui indiquaient qu'elle se trouvait en présence d'un homme appartenant au meilleur monde.

— Oh ! mon Dieu, prononça-t-elle en frissonnant, c'est un crime qui a été commis !

— Je le crois comme vous, madame, et il n'y a pas longtemps, car le corps est encore chaud.

— Est-ce que vous croyez que ce malheureux est mort ?

— Il m'en a tout l'air, madame ; pourtant je ne peux l'affirmer.

— Dans tous les cas, nous ne pouvons pas le laisser là, ni le priver des secours nécessaires, s'il vit encore.

— Je suis de l'avis de madame ; mais que faut-il faire ?

— Le transporter à la Maison maternelle où des soins immédiats lui seront donnés, s'ils ne sont pas inutiles. A nous deux, Antoine, nous pouvons, je pense, le placer dans la voiture.

— Comment ? madame voudrait...

— Oui, oui.

— Il me semble que si j'allais appeler les sœurs...